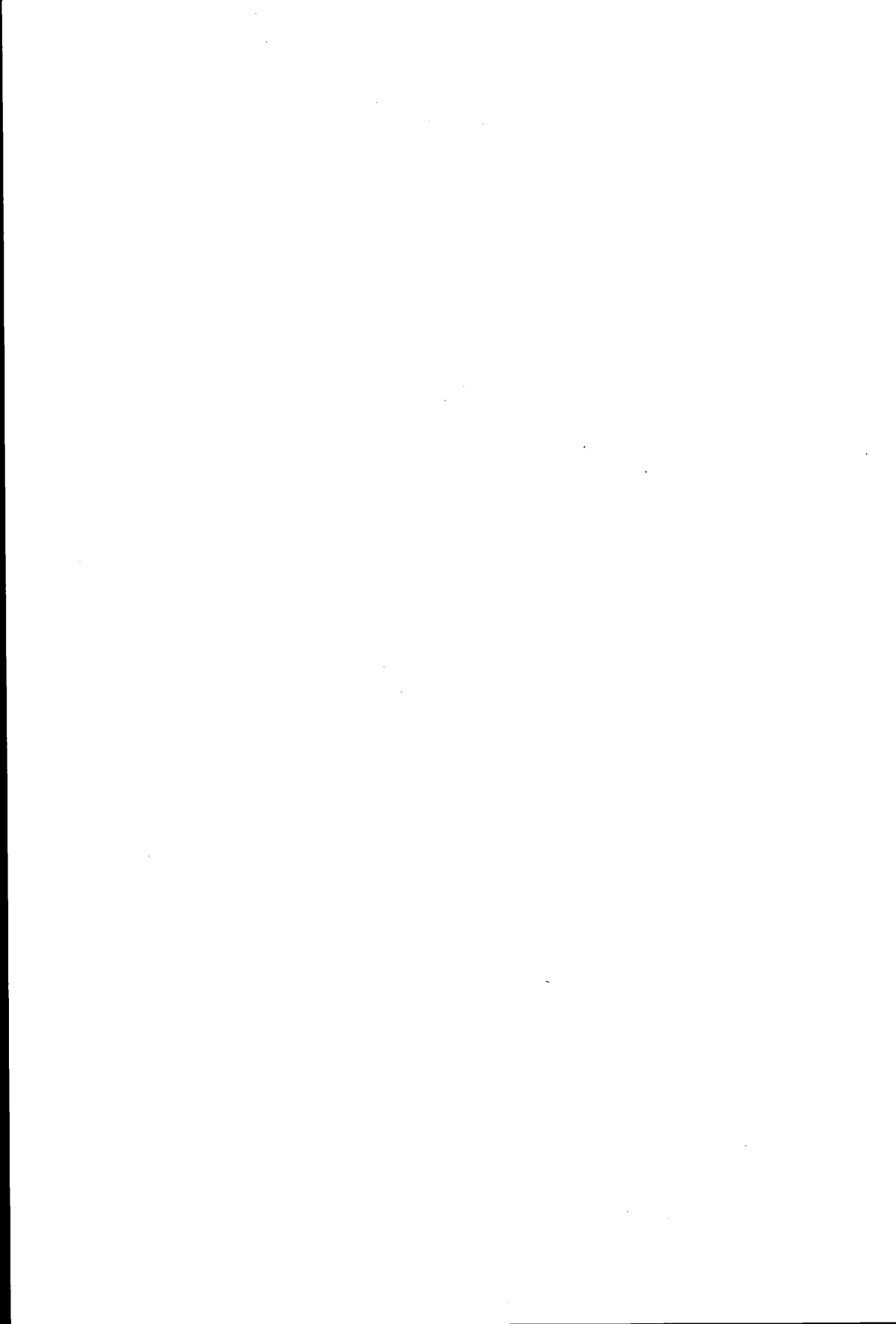


Atelier de traduction



Attila JÓZSEF (1936)

Tu as fait de moi un enfant

Tu as fait de moi un enfant. C'est en vain
que m'ont fait grandir trente hivers de tourment
Je ne sais pas marcher ni être assis tranquille
c'est vers toi que m'entraînent mes membres qui se débattent

Je te tiens entre mes dents, comme un chien son petit,
et je m'enfuirais de peur qu'on ne t'étrangle.
Chaque instant m'accable du souvenir des années qui ont brisé ma vie.

Nourris-moi, j'ai faim. Borde-moi, je gèle
Je suis bête, occupe-toi de moi.
Ton absence me transperce comme un courant d'air la maison.
Parle, ma peur s'éloignera.

Tu m'as regardé et j'ai su tout dire.
Tu m'as écouté et les mots m'ont manqué.
Fais que je ne sois pas si implacable,
et que je sache vivre et mourir par moi-même!

Ma mère m'a chassé. Je me suis couché sur le seuil.
J'aurais voulu me cacher en moi-même. Impossible.
Sous moi la pierre et le vide au-dessus.
Dormir! C'est à ta porte que je viens frapper.

Ils sont nombreux ceux qui comme moi vivent, insensibles,
et dont les yeux pourtant ruissellent de larmes.
Je t'aime beaucoup, parce que tu m'as appris
à m'aimer aussi beaucoup.

(Adaptation de Chantal PHILIPPE)

Lajos NAGY

(Traduction de Joëlle DUFEUILLY)

Juillet 1930

Sur le boulevard, un homme s'assoit sur un banc, incapable de faire un pas de plus. Il est épuisé, il a froid; livide, il s'écroule à demi évanoui. Cela fait des mois qu'il est sans travail.

A l'angle de la rue Wesselényi et de la rue Klauzál une femme s'appuie contre un mur et se met à pleurer. Pour la seconde fois, son mari l'a frappée. Après lui avoir assené un coup de poing, il l'a projetée contre le mur. Ensuite, il s'est mis à l'insulter: "Sale charogne, ne remets plus jamais les pieds ici".

Sur le boulevard Rákóczi, une ambulance file à grand train, car dans la rue Vas, une bonne s'est jetée du troisième étage. Elle est étendue au milieu du trottoir, encore en vie.

Mór Weisz, de chez Baumfeld et Cie vient d'être licencié. Il a cinq enfants. Le salaire de Antal Kapor est passé de cent pengős à quatre-vingts. "Si cela ne vous convient pas, vous pouvez partir, des milliers de gens prendront votre place, même pour soixante-dix pengős".

Boulevard József, un jeune homme se retourne sur une femme aux formes généreuses. Il la suit du regard, jusqu'à ce que ses yeux s'épuisent; la regarder, c'est tout ce qu'il peut faire. Il n'a ni argent, ni costume, ni situation et pourtant il aime les jolies femmes. Bien sûr c'est en vain qu'il la regarde, elle et toutes les autres. Si, au moins une fois dans l'année, il pouvait connaître un petit plaisir... Il va bientôt flétrir, comme les feuilles des arbres en automne.

Un ouvrier de vingt-sept ans est assis dans une cellule sombre. Condamné à cinq ans, il n'a purgé que trois mois. Soudain une idée le traverse, une idée qui le réjouit: il va se jeter la tête contre le mur, afin de briser en même temps que son crâne l'inexprimable souffrance qui burine, cisèle, martèle, désagrège son cerveau. Plutôt en finir tout de suite que d'attendre encore un an...

Dans un appartement en sous-sol, un bébé pleure depuis déjà deux jours. Son visage, de blanc est devenu jaune, puis de vert est passé à lilas. Les larmes de la mère se sont tariées. Elle prie à genoux à côté de son enfant. Il est écrit que dieu vient au secours des enfants, mais s'il meurt, pense-t-elle, au moins ne souffrira-t-il plus.

Le docteur Szekeres, après avoir signé un contrat avec Sarma a été, en l'espace de quelques mois dépouillé de tous ses biens. La victime est désormais condamnée à mendier. Sans guère de succès.

Un garçon aux vêtements un peu râpés, le dos voûté, fait les cent pas devant une maison, le cœur battant. Il attend Ilonka. celle-ci est en retard car son patron vient de la convoquer. "Ma chère Ilonka, j'augmente votre salaire de cinquante pengős. Mais soyez plus raisonnable, ma petite Ilonka, et ne faites plus tant la méchante avec moi".

Au 42 de la rue Kazár, un homme est à l'agonie. Il va mourir de faim. Non pas qu'il n'ait rien mangé, mais il mange si peu et depuis si longtemps. Un léger courant d'air, une petite infection, ou Dieu sait quoi, quelque chose de tout à fait bénin lui a fait attraper une néphrite et ce matin, il est clair qu'il ne passera pas la journée.

L'entreprise Memesser et Gurnewald a annoncé ce matin le licenciement de douze cadres et de soixante-dix ouvriers, plus une baisse de salaire de 30% pour le personnel restant.

Le ministre a déclaré au Parlement que face au cucurbitus spireux, il fallait agir avec la plus grande fermeté. Le gendarme arme déjà sa baïonnette, le bourreau lisse sa corde.

Une femme a porté plainte à la police parce qu'un homme avait osé l'accoster, alors que, vu l'état de ses chaussures, il n'avait, de toute évidence pas d'argent.

Le chef du parti social-démocrate, le visage rouge de colère a tapé du poing sur la table, puis s'est écrié: "Il est grand temps que les nantis fassent quelque chose". Là-dessus, les nantis ont beaucoup ri, trouvant la plaisanterie savoureuse.

Et pendant ce temps-là le prix de la viande baisse tandis que celui des denrées de première nécessité augmente, les maçons déjeunent d'un cornichon et d'une tranche de pain, un "Monsieur" offre cinq cents pengős à une femme pour une rencontre amoureuse, une "Dame" commande trois robes et, une fois son travail achevé, repart dans sa voiture. A Lisbonne, un enseignant déclare à soixante-dix enfants que le soldat portugais est le plus courageux du monde. Deux mille dockers se mettent en grève. A Tolède, un professeur déclare à soixante-dix adolescents que le paysan espagnol est le plus intelligent du monde. Edgar Kesselman, dans une affaire qui a provoqué un million de perte pour trois cents personnes, a, quant à lui, gagné deux cent milles marks. Il eut été décent qu'il en rembourse au moins cinquante mille. A Laichbach, le curé prêche dans son église: "Heureux sont les pauvres car le ciel leur appartiendra", quelque part un homme bredouille à un autre: "Je suis votre serviteur, Monseigneur", une paysanne coupe son lait avec de l'eau, Protogerv vient d'abattre Nyemigorov, la page d'un journal a été saisie, elle annonçait que le temps se dégradait d'année en année...

Et encore des dizaines et des centaines et des milliers et des dizaines de milliers. Des millions, des billions. Quelqu'un prétend qu'il faudrait écrire tout cela en lettres de feu et l'envoyer à Dieu le Père. Les lamentations ont envahi la planète. Un jeune homme, portant lunettes assure, avec un doux sourire que tout va merveilleusement bien, que l'on ne peut rêver de monde meilleur.

Et moi, au même moment, à midi, dans la chaleur, dans la poussière, dans la puanteur, au plus profond de la dépression, j'arpente la "Rue Vieille" en direction de la "Rue de l'Usine". Tout à coup, un cri: une voix rauque, presque un râle qui se répète deux à trois fois. Puis, très vite une phrase se distingue nettement:

"Attrapez-le! Attrapez-le!"

Au plus fort de la dépression, à midi, et par cette chaleur, une telle exhortation a de quoi agacer. Qu'est-ce qu'il hurle le bougre! Comme si on était en train de l'égorger. S'il avait été renversé par une voiture et gisait sur la chaussée, on pourrait encore lui pardonner.

Mais il ne s'agit guère de cela! Des gens s'arrêtent, se retournent, certains prennent leur élan et se mettent à courir. Qu'est-ce que cela veut dire? Je m'en doute un peu. Ou plutôt je le sais déjà très bien.

Car voici qu'apparaît à l'angle de la rue un petit bourgeois bedonnant au visage rougeaud. Tout excité, il réitère son appel, puis, ébahi contemple la "Rue de l'Usine". Ses yeux exorbités suivent avec stupéfaction le spectacle qui s'offre à lui. Une quinzaine d'hommes, composée en grande partie de prolétaires en haillons marche dans sa direction.

Et voici qu'ils attrapent celui qui marche en tête. Un homme l'empoigne, trois le saisissent, les autres l'encerclent et le traînent.

Un homme, qui de toute évidence ne possède pas de maison et ne jouit pas d'un salaire mensuel de mille pengós, un homme avait peut-être volé quelques chose au petit bourgeois. Peut-être pas. Peut-être défendait-il seulement son bien. Peut-être avait-il eu un mot désobligeant. Qui peut savoir? Et qu'importe. Le petit bourgeois avait parlé. Il avait donné ses instructions à tous ceux qui pouvaient l'entendre: Attrapez-le! Et ils avaient obéi. Ils s'étaient lancés à la poursuite du brigand, l'avaient pourchassé, attrapé et d'un air triomphant l'avaient traîné jusqu'au petit bourgeois.

Voilà Monsieur!

Zsuzsa KAPECZ

(Traduction de Patricia MONCORGÉ et Vincent MERCAT)

Le chat

Je passe tous les jours sous le fleuve. Seulement deux fois les jours calmes, mais il arrive aussi que je fasse le trajet quatre, voire six fois. Tandis qu'en bas, déjà enfermé dans la lumière blafarde, dénaturée, je regarde les corps s'entrechoquant, les têtes ballottées par la houle du mouvement – un peu hébété, un peu lointain comme si je n'étais pas vraiment là où je suis, comme si ma vie n'était liée qu'accidentellement à celle des autres, tout comme les wagons accolés les uns aux autres, cahotant dans un même rythme, parmi lesquels peu importe celui où je me trouve une place et dont les numéros aux éclats métalliques ne se suivent jamais dans aucun ordre – tandis qu'une odeur de caoutchouc brûlé s'infiltré par les portes qui se referment, tandis qu'un perpétuel courant d'air soulève la saleté, je m'imagine toujours le remous du fleuve, le contact, le goût, l'odeur des eaux de l'aube et du crépuscule se pressant parmi les souvenirs d'enfance, les souvenirs lointains.

L'imagination est livrée peu de temps à elle-même car la rame ne reste dans le lit du fleuve que l'espace d'une station. Je descends généralement à l'arrêt suivant; je suis un voyageur d'aspect quelconque parmi les autres voyageurs; mon âge, mon sexe, mon nom ont si peu d'importance, ici, dans ces profondeurs, tandis que l'escalator me hisse hors du vide parmi la foule progressant lentement. Là-haut, une des places les plus laides, les plus désordonnées du quartier m'accueille; tout s'y entasse pêle-mêle, rails, pylônes, véhicules, petits magasins de toutes sortes, une fontaine surplombée d'une sculpture aux traits violents, avec son corps austère de métal. L'hiver, une cloche de fumée s'abat sur les maisons, l'été, les odeurs fortes du marché voisin arrivent par vagues successives.

Les nuits clémentes, des clochards dorment autour de la fontaine, quelques hommes ivres traînent devant l'entrée du métro. Le verre brisé, les restes de nourriture rejetés, des mégots et du papier journal se déposent et recouvrent l'asphalte. Aux alentours, même l'herbe est défraîchie, les feuilles des arbres sont flétries et poussiéreuses, le vert s'est retiré du paysage. Il n'est pas possible de s'habituer à cette couche grise omniprésente, les hommes peu à peu s'y fondent. Dans la ville, il n'y a qu'un seul être vraiment pur, la folle. Quand elle est assise sur un des bancs de la place, dans une distance soigneusement mesurée de tout le monde, elle ressemble, dans son manteau blanc immaculé, dans ses gants blancs, à une île dont l'accès serait interdit. Elle ne parle à personne, si on lui adresse la parole, elle ne répond pas, comme si les mots étaient contaminés. Elle a toujours sur elle, dans un petit sac en plastique, une éponge et un chiffon et avant de s'asseoir, elle nettoie chaque parcelle de son banc.

Ce jour-là, dans les anneaux du fleuve et de la terre, dans les profondeurs, une impression particulière mêlait à l'odeur de renfermé une exhalaison plus forte encore, celle de la mort. C'était l'automne, bientôt la Toussaint. La fascination de ce qui tombe en poussière était dans l'air et dans les cœurs. Les corps se pressaient contre les corps, en sueur, presque immobiles, avec une irritation étouffée. Je ne bronchais pas non plus, je supportais la promiscuité des inconnus et n'essayais pas de me frayer un passage pour pouvoir éventuellement m'asseoir car mon esprit était ailleurs. J'emportais avec moi, du centre de la ville, la vision d'une autre place d'où j'étais descendu en hâte dans la station de métro, par les escaliers glissants. Le soir tombait déjà, l'image se tissait un peu comme la trame vivante d'une toile parcourue d'obscurité, de pénombre et de petites lumières errantes. A l'entrée du vieux temple, les hommes s'inclinaient devant le crucifix de pierre abîmé, des chrysanthèmes blancs et des cierges à la main. Je ne pouvais pas voir le visage de la statue, son corps et sa tête se perdaient dans l'obscurité grandissante mais, à ses pieds, les cierges fraîchement allumés se multipliaient comme de petites étoiles scintillantes. Le vent soufflait fort et les flammes vacillaient, aussi soumises que jadis les âmes de ceux pour qui maintenant elles luisaient et dont elles évoquaient la mémoire. Dans mes souvenirs, des dieux adorés étaient apparus il y avait des milliers d'années, j'avais vu leur effigie dans de vieux livres annonçant la sagesse et d'après leur histoire, c'était avec des chants et des tintements de clochettes que bougies et poupées de cire avaient brûlé sur les autels ancestraux. Les guides et les sauveurs des âmes, qui déploient leurs ailes au-dessus de nous et nous conduisent dans la lumière au-delà des portes du ciel, ont plusieurs fois changé leur forme mais la confiance débordante à leur égard, les cierges et les offrandes, depuis la nuit des temps, sont restés les mêmes.

Je m'étais égaré fortuitement sur la place du temple et restais là, impuissant, à observer le deuil de gens inconnus. Je commençais alors déjà à soupçonner quelque chose, pourtant le mirage qui me retenait ici ne donnait cadre qu'à une photographie ou à un tableau fictif et non à des sentiments. Quand ensuite, je traversais le fleuve et parvins de nouveau à la surface, dans l'étreinte de l'autre place, j'aperçus la folle. Il faisait déjà complètement nuit, une petite grêle tombait du ciel en voltigeant, il était possible de sentir à travers l'asphalte que la terre était gelée. La femme était assise, solitaire, dans les rayons incertains des lampadaires, le pan de son manteau blanc luisait presque, le vent l'agitait sauvagement. La femme ne se préoccupait pas du froid, elle était tranquillement assise, la taille droite, impassible. Elle ressemblait à une petite statue aux pieds des plus grandes et lorsque je passais près d'elle, une expression un peu compatissante, un peu méchante transperça sur son visage, quelque chose comme si elle savait qu'elle avait une mission, mais que pour l'accomplir il ne lui fallait même pas lever le petit doigt. Des images se pressèrent à nouveau dans mes souvenirs, les avertissements d'un peintre visionnaire qui luttait sur ses toiles avec des anges armés de couteaux et des saints déchus, car il en savait trop sur le monde pour croire que l'innocence pût être préservée et qu'il eût peut-être même convenu de la récompenser.

La femme se tenait assise sur le banc, digne, presque fière; bien qu'elle ne tînt pas de couteau dans la main, mais un cabas en plastique délavé et bien qu'elle ne fût pas enveloppée d'un nuage blanc, mais seulement d'un manteau lavé jusqu'à l'usure, elle était quand même, à mes yeux, l'ange sans passion de la mort attendant en silence. Soudain, tandis que je passais près du banc, je perçus clairement qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, quelque chose qui n'allait vraiment pas avec cette ville; cela, je me le rappelais parfaitement par la suite, c'était précisément à ce moment-là que je ressentis la menace, je la lus dans le regard à la fois soupçonneux et méfiant de la femme, et non plus tard, lorsque je tournai au coin de la rue et qu'à quelques pas du bistrot, je vis le chat titubant.

On m'arrêta encore au milieu de la place. Un petit garçon avec un bonnet de laine vint à moi, il me toisa d'un regard las et me glissa un bout de papier dans la main. Un texte reproduit de façon artisanale y était inscrit d'une écriture malhabile: "Chaque fois que j'ai à dire la parole, je dois crier et proclamer: violence et ruine. La parole de Yahvé a été pour moi opprobre et raillerie, tout le jour, alors c'était en mon cœur comme un feu dévorant, enfermé dans mes os. Je m'épuisais à le contenir, je ne pouvais le supporter..." Au dos de la feuille, on y avait griffonné au crayon, avec des lettres enfantines: "Que cet homme soit pareil aux villes que Yahvé a renversées sans pitié". Je me retournai et fis quelques pas, désorienté, pour demander à l'enfant à quelle secte il appartenait. Je ne le vis nulle part. Près du lampadaire, une musique de kermesse hurlait, des femmes aux foulards bariolés vendaient dans leur panier des œillets aux couleurs impossibles, des jeunes en blouson de cuir traînaient près du kiosque à journaux, plus loin deux hommes saouls en frappaient un troisième. Je venais d'atteindre l'autre côté de la place, quand j'aperçus le vieux prophète, qui faisait partie du quartier de la même façon que la folle. Sa silhouette décharnée était dissimulée dans une veste noire, sa barbe atteignait presque son ventre et il trimbalait un immense pan de carton à la manière des hommes sandwiches. J'aurais aimé lire ce qu'il y avait pour le coup sur la pancarte fixée sur son dos, mais le vieux s'appuyait contre le mur et il jetait des regards tantôt méprisants, tantôt furieux sur les gens qui riaient bruyamment en passant près de lui sur le trottoir. Soudain, il leva son poing et l'agita vers moi, sa barbe se souleva et à la lumière des néons, un mot brilla sur le carton: "Dieu". Je regardais encore un instant aux alentours si, par hasard, le garçon au bonnet n'était pas avec le vieux, mais l'enfant avait disparu sans laisser de traces.

La silhouette du vieux prophète se perdit peu à peu dans l'obscurité tandis que je m'en éloignais. Sur cette place aussi se trouvait un temple, morne, pesant comme la religion de ceux qui l'avaient bâti. Au sommet du clocher, on pouvait à peine distinguer la croix, un brouillard oppressant la recouvrait. Il me vint à l'esprit le recueillement, les lumières au pied de la statue du centre ville, qui tremblotaient, puis vacillaient toujours plus sauvagement dans le vent. Non loin de l'endroit du deuil s'élevait une autre sorte de temple, avec ses coupoles sphériques, une autre sorte de fidèles dont la foi était proclamée par les étoiles, mais le jour de la fête du Grand Pardon, la même tristesse se retrouvait dans leurs yeux et dans les yeux de ces hommes qui priaient au pied du crucifix en pierre. Aucune croix fière ne brillait au

sommet des coupoles; sous le bouclier protecteur de la nuit, des mains perfides et agiles avaient, certes, dessiné des croix sur les murs du temple, tout autour, mais pas les croix de l'amour, celles de la haine, pervertissant et profanant un ancien symbole qui autrefois, à l'âge d'or, montrait l'éternité, la roue du monde qui tourne sans fin. Ce signe ressemblait tout autant à un homme agenouillé dans la piété qu'à celui qui s'agenouille dans la servitude, comme si la même main avait toujours réparti la bénédiction et la malédiction.

J'abandonnai également l'autre côté de la place et tournai dans une petite rue pavée où la puanteur des gaz d'échappement et les relents de bistrot me saisirent brusquement. A l'entrée du débit de boissons, un escalier aux marches glissantes et cassées s'enfonçait dans un vacarme qui aurait pu provenir tout droit de l'enfer. En bas, dans l'antré éclairée, dans la lumière jaunâtre des lampes, il ne se trouvait pas un seul beau visage, pas un seul corps svelte, désirable, pas un seul geste qui aurait pu laisser briller une dignité humaine. Les silhouettes déguenillées titubaient ici et là, sans pensée et sans intention. Ils avaient tous l'air de poupées de cires monstrueuses, que l'on aurait placées, comme des sacrifices insensés, sur l'autel du dieu éternel de l'alcool. Leur esprit avait sombré, leurs jours s'étaient consumés, leur regard était éteint, vide comme leur vie.

La tête baissée, je poursuivis mon chemin, vers l'arrêt d'autobus. Lorsque je relevai les yeux, je remarquai quelque chose de tout à fait particulier, qui aurait pu sembler au premier coup d'œil ridicule; c'était tout de même plutôt saisissant. Un chevalier bardé de fer, recroquevillé sur lui-même, avançait à tâtons le long du mur, un monstre étrange ressemblant à un centaure coiffé d'un casque, l'alliage dégénéré du cavalier et du cheval, une vision telle dans la rue sombre qu'elle aurait pu me faire penser que moi aussi j'avais bu. L'animal s'éloigna un peu des maisons, il se dirigea vers la chaussée et dans la lumière des néons, l'étroit cylindre de métal qu'on lui avait enfoncé sur la tête brilla. C'était un petit récipient en aluminium, servant à mesurer le vin, on l'avait si ingénieusement fixé sur la gueule du chat qu'il ne pouvait s'en libérer. Avec un instinct extraordinaire, il déambulait aveugle et sourd entre les voitures et chaque fois que je me baissais pour l'aider, il s'écartait d'un bond. Soudain, il se mit à courir, se faufila entre les barreaux d'une des portes cadenassées du marché; son cliquetis s'éteignit peu à peu, tandis qu'il disparaissait entre les baraques sombres.

Je restai de l'autre côté de la grille et j'implorai celui qui tenait en son pouvoir l'âme de tout vivant et le souffle de toute chair. Puis, lentement, je rebroussai chemin. Des restes de légumes et quelques cartons jonchaient les bords de la chaussée, je trébuchai et me cognai contre le mur. Et dans nos ténèbres aveugles, nous tâtonnons et titubons comme l'homme saoul ? Le réveil – il est vrai – provoque d'insupportables souffrances.